

Jacqueline Paschetta

Trait noir

Poésie

À Léon-Gontran Damas,

*« Grand comme un besoin de changer d'air »
Léon-Gontran Damas – Névralgies*

À pas réguliers
Au petit jour
J'avance toute force tendue
Au-delà de l'horizon
Qui m'accapare
Bruisse comme une vieille chanson
Peut-être un bercement
De tous les rythmes ancestraux
Qui agitent en moi les fibres
Des coureurs de fond
Des hautes vallées du Rift
Me voilà métisse
Le sang se mêle en pensée
Et je n'ai pas besoin de coupure
Dénudée de toutes parts
De mes abritudes
De mes oublitudes
De mes lassitudes
Enracinée à vos fièvres
À vos entendus
Me voilà métisse
Bâtie de fière allure
En songeant à vos cheveux tressés

Il serait celui qui se penche
Il a tout convié
Tout rassemblé
Les mots éparpillés
La palabre débridée

Les rythmes coupés
Il a tout distribué
Nuit immense à danser
Fleurs à la découpe
Pêche miraculeuse
Et puis s'en est allé
Et le secret fut découvert
Un matin aux grandes marées
Le ciel est rouge ce matin
Vous seul parlez de sang
Et de sa-tin
Aucune goutte
N'a coulé de mes veines
Aucune cicatrice
Pourtant c'est vous qui me donnez à boire
C'est toi qui me baptises avec l'eau d'un fleuve noir
C'est encore toi qui tends mes cordes
Et j'entends le son aigu d'un long cri de silence
Le son grave des tempes qui battent et ruissellent
Dans les chants cadencés des contrées qui
sommeillent
Vous dont le sang se rebelle
Vous dont les reins se cabrent
Vous biffez d'un trait noir
Les indulgences et les sarcasmes
Et le soleil fait reluire les stigmates de votre histoire
Les mots que vous épelez lancent en l'air
Une densité qui manquait à notre savoir
Ce que vous appelez « ce pas grand'chose »

S'élançe désormais dans les nuits
Dans les jours vifs
Et toutes les révérences
Et toutes les élégances
Tout va de travers
Tout ira à l'envers
Tout sera le revers
De vos rires calcinés
Et ce que vous entendez
Se demande à raison
Aux brusques réveils
Dans la roseraie rêvée
De l'enfance défroissée
Avec tous les accents
Dans toutes les langues
Au carrefour de toutes les morts
Bâclées
De hauts litiges
De basse société
Dans les grands carêmes
Lorsque les Pâques s'épuisent
À force d'être annoncées
Revues et remâchées
À coups d'ostensoirs
Et de ciboires
Dans l'odeur de l'encens
Sur des airs du qu'en diras-tu
Des airs de furieuse mélancolie
Des airs tus

Dont les murmures se prolongent
Jusqu'à nos tombes
Filaments sanglants
Porteurs de Fièvre
De membranes découpées
Illuminées par des cierges
Dont la fumée se répand
Si loin qu'elle traverse l'océan
Ceci est mon corps défait
Défunt à défaut d'âme
Trempee dans le brasier des forges
Comme une épée brisée
Pour qu'un jour la pierre projetée
À sa juste place
Pour que prenne forme
L'œuvre d'un dieu fait homme
Pour rattraper la nuit des temps
Souffler au bon moment
Le verbe qui dit haut
Le cœur qui bat à plein rythme
La voix qui s'élève à plain-chant
Les traits réguliers
D'un homme fait dieu
Dieu des savanes
Dieu des forêts et des déserts
Dieu des hautes montagnes
Dieu du tigre et de la panthère
Dieu fauve en vérité
Dieu noir puisqu'il faut le nommer

Coureur de piste
Homme de haute stature
Lanceur de javelots
Cueilleur et chasseur
Pour qu'un jour
Cet homme ait figure humaine

Écouter dès lors
La seule note si aigüe
Qu'elle vrille les oreilles
Calebasses en reposoirs
En boucliers
En réservoirs d'eau bénite
Pour celle qui décroise les jambes
Et file à toute allure
Pour échapper à toutes les croyances
Les maléfices
L'autorité
Au mitan des foyers
Ce n'est pas la femme que vous aimez
C'est le rôle
La plante des pieds
Dans la boue des chemins
L'œil en amande qui décroît avec la lune
L'étoile incrustée dans la peau
Qui vous transporte d'un seul éclat
Au bout du monde
Elle n'en veut plus
De vos modulations dans la rengaine

Des histoires de fantômes
Et de morts-vivants
Elle est partie
Dans un nuage de fumée
Et le bruit court
Qu'elle fredonne
Dans un demi-sommeil
L'air matinal de l'arrière arrière arrière
Et plus loin encore de
Celle qui dans la brousse
Ramassait herbes à cure
Herbes à bassiner
Herbes à soigner
Les blessures des guerrières

Hache
Qui fait le pont
Entre deux rives
Deux pays
Deux abattis
Deux criques
Deux mangroves
Aux racines sculptées
Qui émergent de l'eau boueuse
Bonne à boire
Entre deux guerres

Inlassablement
Les pirogues traversent le fleuve
La coque en bois d'angélique
Est noyée puis brûlée
Sacrifice de l'arbre
Ecartelée
Condamnée à flotter
Sisyphes des eaux
Qui va et vient
Sans répit
Dans l'écho de deux rives
Bel et bien déchaînées
Enchâssées
Dans la forêt
Comme margelle d'un puits
Sans fond
Sans réponse
Sans appel

Si les bateliers vous appellent
Ne répondez pas
Leur chanson ravive
Le souvenir du temps
De leur échappée
Ils remontent et descendent les sauts
Du fleuve
Du fleuve rédempteur
Fleuve sans reflet
Que nul ne raconte

Dépeuplé de filles aux cheveux dénattés
Que l'onde déshabille
Et toutes les peurs sont féroces
En leurs déshabitudes
Au moindre soubresaut
Son trouble est son apaisement
La renaissance
De ses racines refoulées

J'ai vu des toucans
Qui brisaient là
Des aras cacophoniques
À la cime des arbres calcinés
Et la pluie criblait le lac
En tamis de manioc

La pluie s'annonce de loin
Dévale en secousses
En chapelet égrené
Par la main d'une sainte
Inventée de toutes pièces
Pièces décousues raboutées
Tissus froids empesés
À carreaux à fleurs
Des roses et des lys
Que personne ne connaît
Mais toujours décrits
On parle de rose sur des chapeaux de paille
Des baisers au front de l'enfant endormi

Des mains gantées de blanc et de dentelles
Et ce jupon de soie
Qui se froisse et glisse sur les hanches
Elle s'aventure
Elle s'aventure dans le chœur
Sa coiffure au parfum de vétiver
Et vous étiez si délicate
C'était à croire que depuis le berceau
Une fée s'était penchée
Et vous avez reçu le don
D'enjamber les rivières
D'un seul bond

Mort j'ai peur de te dire
Le mot règne en demeure
Et tous ses reflets sont des masques
Du hasard
Qui rage de n'être pas un pur miroir
Une nuit blanche à découper
En mémoire
De ce fleuve qui ronge la forêt
J'entends d'ici les paroles qui frappent le plus fort
Faire et défaire le rituel des ombres qui dansent
Et se rient de nous parce que nous sommes plus
sombres encore
Et mal tournés et tourmentés et déjà embaumés

Nuit qui s'échappe
À la marée montante
Lorsque sont engloutis
Les bancs de sable
Reposoirs qui s'égrènent
Sur la ligne indécise
Où guettent les sentinelles
Celles qui ont l'âme mûre
Et le sang aigret
Avec leurs gloussements
De prières
Redites
Aux ombres qui s'enfuient
L'oppression est vôtre
Et l'obscur
Et l'obsession
Ce que l'autre affabule
N'aura aucune raison
L'ode est odieuse
À qui l'entend
De pâle saison
Du lointain
Dans la demande du pardon
C'est à hurler
Et pourtant
La chanson amère
Et toute la tendresse
Vous redonnent un peu de chair
Un peu de sang

Un peu de larme
Et ce triste sourire
Et puis tous ceux qui suivront

C'est pourquoi
Je regarde
Ce champ où je n'ai pas accès
Ce temps que je n'ai pas vécu
Ces drames qui ne sont pas miens
Sans qu'il soit besoin d'être du même sang
Vos peurs et vos haines
Tout s'incarne
D'un mot à l'autre
Je parcours les invocations
Qui peut-être aussi m'appartiennent
Et me hantent comme s'il en était autrement
Des remous de la naissance
Et de l'ébranlement des sens
Lorsque l'on touche la morsure
Sur la peau de vos incantations

Les étoiles se répandent
Comme du lait sur la peau luisante
Des hommes à demi-nus
Et qu'ils détonnent dans le cadre
Et s'érigent en héros des rues
De sable et d'organismes vivants
Elytres de libellules écrasées sur la vitre
Papillons bleus que la nuit a revêtus

Et toutes fleurs velues aux épines dorsales
Et tous les filets recousus
Les murs repeints d'outremer
Les peseurs d'or
De sel et de piments
Tout s'est attardé trop longtemps

Rut de toute mort tendue
Pour atteindre la mer
Des absents
Dans cette nuit nauséuse
Abattue de longue date
Lorsque le marbre n'existait pas
Pour ériger des statues
Sur les places non publiques
Et les rues devenaient voisines
Traversières de parlementes
Et les mauvais rêves circulaient
De tête en tête
Même les durs d'oreille entendaient
Et toute fin avait sa branche de manguier
Pour se rattraper
Son eau de coco
Pour s'abreuver
Son cri de kikiwi
Pour défaire les nœuds de gorge
Et dire son nom
Défendu
De haute lignée

Source aux saveurs prononcées
Ce miel de la bouche
Ce poivre des aisselles
La cannelle au bois cendré
Cette odeur de feu dans la forêt
Encensent la terre du souvenir
Lui d'un pas assuré
S'en est allé
Emportant dans son sac de toile
Les affres du passé
Les cent fois visages qui rassurent
Et disent non chaque fois
Qu'il en pense et se dit
Que ce qui lui manque
C'est le son de sa voix
Le souffle qu'elle répand
Qui dilate chaque chose
Et rend le large plus triste
Qu'une oraison
La partance plus maussade
Qu'une mauvaise saison
Mais c'est elle encore qui
Dessine son sillage
À la coupe de ses yeux si
Lointains presque effacés

La terre se racornit comme le dos d'un lézard
Eblouie de tant de feux
Asséchée de tant d'arbres abattus

On dit que douze éléphants sont morts
On dit que la planète tourne plus vite
Et que le soleil s'endort
Et s'il est un astre éveillé au quart du siècle
D'une conscience plus ample
Plus sauvage et plus inquiète
Sans doute quelques gouttes de rosée
Rendront-elles sa souplesse
Au vieux corps rabougri

Tous les pays du bord de la Méditerranée
Ont du sang noir
C'est le vent de l'histoire
Le courant des batailles
Et des grandes avenues
Tirées à coups de filets et de marchandises
Bois précieux pierres précieuses
Cornes de la fécondité
Et autres balivernes
Les barques ont accosté
Et les femmes ont cru bon de s'en mêler
De répondre au sourire par le rire
Au rire par le sourire
Elles ont pris l'ambre et le loisir
De midi sonnant au crépuscule
Te voilà doux et fier d'être
De sang mêlé
Toi aussi longtemps
Que tu auras été

Aussi longtemps que tu pourras le dire
Aussi longtemps que tu ne seras plus seul

Vous êtes venu
Je suis votre obligée
Obrigada ce mot me plaît
Plus que le merci qui rend mal
À la merci de qui
De quoi
De rien
Obligée de vous avoir connu
Entendu
D'avoir regardé de plus près
D'avoir bu non jusqu'à la lie
Mais dans l'abreuvoir
Ce philtre d'émouvoir
Ce philtre balancé
Au goût de corossol
Et moi plus que de ton sang
Je suis métissée de tes paroles
De vive voix
De voix vive
Pour que vive
Ce qui vient à l'esprit
De meilleures ivresses
Que celles du vin
Dans ce pays
Où la vigne ne pousse pas
Où le soleil puise dans l'océan

Ses pigments de salaison

Ce n'est pas la lettre

Ce n'est pas le signe

Pas même le sens des mots

Mais le bout de la ligne

Le souffle qui brûle

Le sentir

Le viens quand veux-tu

Le savoir soudain qui vibre

Le foyer

Vivement conçu

Sur la grève

Entre deux rochers

Lorsque tu as prononcé

Ce rite de toute la force de tes bras

De tes embrassements

De ton rythme

Qui réveille

De toutes les somnolences

À pas précipités

Je m'en vais vous dire adieu

Radieusement

Ce sont encore des heures à vous entendre

Ces pas lourds répétés

Et la porte s'ouvre

Désormais sur l'infranchissable

L'indomptable

La mesure prise au long bec
Des grandes aigrettes
Qui fouillent dans les marais
Des trésors pour elles seules
Et parcourent dans le ciel
Des ruelles invisibles
Que le verbe accentue
Seul le verbe
Aucune autre intrusion
Seul l'accent donné
Qui fait résonner la voix
Dans le grave de l'inconnu
Dans l'aigu des sonorités
Qui sondent le lointain
Des formes qui toujours
Comme des ombres
Agissent
Percluent
Soulignent
Exilent

Y a-t-il quelqu'un
Y a-t-il une parole
Un chant
Capable
Coupable
De briser les coteaux de la nuit
Y a-t-il un lointain
Capable

Coupable
De lever des prodiges
De baisser les armes
D'exulter de rage
Y a-t-il une plainte
Capable
Coupable
De déclarer la trêve
De dire l'avant
Et l'après
Y a-t-il âme qui vive
Capable
Coupable
De rire d'un rire franc
Et salé et poivré
Et jamais indifférent
Y a-t-il un visage
Capable
Coupable
De poser en madone
Et de prier pour eux
Ceux qui n'auront pas chanté
Y a-t-il un regard
Capable
Coupable
De résoudre
En un seul point d'interrogation
Ce qui nous hante
Ce qui nous fuit

Les jours et les nuits
Les nuits et les jours
Le « Pourquoi
Faut-il que tout se chante »

Connaissez-vous la nouvelle
God is black
Comme le premier homme
Qu'il a créé
La première femme
Dans ce jardin aux mille senteurs
Aux mille regrets
Et la madone n'était pas vierge
Et son fils n'est pas mort sur la croix
La divine famille
A vagabondé de par le monde
Sans convertir
Sans trahir
Sans mentir
Jouant du tam-tam
Et de la flûte de bambou
Au grand dam
Au grand ramdam
Des airs à réveiller les corps
À réconcilier
À calmer les fièvres
À dérouter les démons
À épargner le malheur
À réaliser les songes

À enchanter
Sans avoir à trimer
Sans avoir à obéir
Sans avoir à supporter
Sans église
Ni chapelle
Sans rosaire
Ni rose tout court
Sans chapeau de vieille femme
Sans fleur d'oranger sur le front des filles
Point de mariage
Point de funérailles
Point de mitre ni de pitre
Mais le doux chant des oraisons
Au rythme du vent
Dans les palmes
Dans la lumière dorée
Des soirs d'orage
Voilà la vérité
Celle que l'on vous a cachée
Celle que l'on dissimule encore
Que l'on recouvre d'un linceul
Parce qu'il faut donner des pleurs
Et des plaies
Et des mauvaiesetés
Plus faciles à consoler
Avec des usages ridicules
Et des éternités de savoir-vivre